

D'un monde à l'autre !



► La scène se passe au début des années 60, lors d'une des premières prestations du virtuose indien Ravi Shankar en Europe.

La musique de sitar était à cette époque encore largement inconnue du grand public qui n'avait eu jusqu'alors que fort peu d'occasions de se familiariser avec les inflexions de ses sonorités et avec la complexité des développements de ses ragas.

Le Maître arrive donc sur scène avec son instrument, s'installe méthodiquement et, concentré, commence à en tirer des sons qu'il module et fait vibrer, qu'il répète comme pour les affirmer, qu'il creuse, qu'il sculpte, qu'il travaille puis abandonne, qu'il isole ou combine... pendant quelques minutes. Puis, il cesse, s'immobilise et, enfin, salue le public. Celui-ci se déchaîne en applaudissements. Ravi Shankar semble un peu interloqué mais se reprend et déclare doucement : " Je suis ravi que vous ayez apprécié le temps que j'ai passé à accorder mon instrument... j'espère maintenant que vous apprécierez tout autant ma musique..."
Gêne et sourires dans la salle.

Confondre l'accordage de l'instrument et la musique, l'affûtage, le polissage des outils et leur usage... N'aurions-nous pas, nous, pratiquants d'Aïkido, quelque leçon à tirer de la méprise véhiculée par cette anecdote ? La question mérite d'être posée et, même si il est probable que la transposition d'un domaine vers l'autre

ne pourra fonctionner qu'imparfaitement, il est très tentant de lancer différentes interprétations. Essayons donc.

Dans ce parallèle "l'accordage" pourrait représenter le travail technique systématique et "la musique" serait alors l'utilisation de cette technique "mise en musique" par les principes et valeurs aïki. La remarque amusée de Ravi Shankar sur la méprise du public nous signifierait donc que ce serait méprise du même ordre que de considérer le travail technique systématique comme un but en soi, comme l'alpha et l'omega de la pratique à quoi on se cantonnerait et qu'il conviendrait plutôt de n'y voir qu'une sorte de pensum préalable, passage obligé avant de "vraiment" pratiquer.

Il ne serait sans doute pas simple de définir cette "vraie" pratique quoique, à vrai dire, cette distinction ne nous soit pas étrangère puisqu'elle recoupe globalement le couple "kata/waza" de l'enseignement traditionnel.

- "Kata" : le travail formel, schématique, rigoureusement cadré qui permet de se familiariser avec une géométrie élémentaire de l'espace habité par les deux partenaires, qui isole des situations et étudie la logique propre à chacune d'elles.

- "Waza" : l'exploitation de ces schémas techniques non plus dans une simple répétition identique à elle-même mais dans une vérité de l'instant, dans l'écoute de l'autre, prenant en compte la réalité et la particularité des protagonistes, de leurs réactions, de leur manière de vivre et de faire vivre l'échange auquel il s'agit de conférer de l'authenticité. C'est alors que les valeurs d'écoute, d'adaptabilité, de connexion, de présence à l'instant prennent tout leur sens et rentrent véritablement en jeu.

Intellectuellement, on comprend bien cette distinction et le nécessaire glissement, dans la progression, d'une pratique vers l'autre. Mais il est indéniable que, concrètement, dans notre réalité, la frontière est fort ténue car le kata, nécessairement incarné par des personnes, ne sera jamais totalement épuré mais toujours fait à la main des acteurs et, parallèlement, le waza ne sera jamais totalement émancipé du kata qu'il héberge en son sein même s'il parvient à jouer

avec sa structure pour, presque, le réinventer, à chaque fois ni tout à fait le même ni tout à fait un autre... Par ailleurs, le cadre même de notre pratique et de son enseignement concourt aussi largement à entretenir l'interdépendance "kata-waza" dans la mesure où un modèle nous est toujours proposé, modèle qu'il s'agit de reproduire ou, pour le moins, de prendre comme prétexte à la rencontre de l'autre. Et ceci, même dans le cas du "Jiuwaza" où l'aspiration à la liberté est toujours étroitement encadrée et surveillée.

Alors oui, sachons sortir de la répétition obsessionnelle de schémas techniques rigides, mais ne nous berçons pas trop d'illusions sur notre "spontanéité créative" même si sa place dans la perspective de notre cheminement est plus que légitime.

Efforçons-nous de mettre de l'écoute et du rythme (Kokyu...) dans nos échanges mais ne méprisons pas pour autant le travail systématique qui, lui aussi, est Aïkido de par sa rigueur et sa volonté de museler l'ego pour tenter de se fondre dans une épure...

Qu'aurait pensé Ravi Shankar de tout cela? Nous ne nous hasarderons pas à de telles spéculations mais, pour revenir à une comparaison avec le monde musical, à bien y réfléchir, il n'est pas sûr que notre idée de mettre en parallèle l'accordage de l'instrument avec notre travail technique systématique soit véritablement pertinente.

Car peut-être ce dernier correspondrait-il davantage aux gammes des instrumentistes, aux divers exercices rythmiques et harmoniques qu'ils s'imposent, exercices qui n'ont pas la prétention d'être vraiment de la musique, qui n'en sont qu'un ersatz ou, mieux, une promesse, mais qui nécessitent rigueur, concentration et humilité et qui, tout comme la répétition de nos schémas techniques, valent néanmoins en soi par ces qualités mêmes qu'ils réclament et qu'ils font émerger.

Mais alors, avec quoi peut-on mettre en parallèle le fait d'accorder son instrument? Car, contrairement aux gammes, il ne s'agit pas d'une étape dans une progression mais d'un préalable nécessaire à tout acte musical : ce qu'il faut absolument faire avant de jouer. Et de quel instrument joue l'aïkidoka qu'il lui faudrait accorder avant de pratiquer? De nul autre que de soi-même.

"S'accorder" avec soi-même serait ce préalable? La structure traditionnelle d'une séance d'Aïkido, à sa manière, prend en compte cet impératif. Le salut et la "préparation" (qui n'est pas qu'échauffement) plus ou moins ritualisée répondent à cet objectif : mise en condition physique par un éveil progressif de toutes les parties du corps et mise en condition mentale visant la tranquillité d'esprit et la réceptivité.

A l'évidence, les "suburis" du travail des armes participent du même souci d'accord de (ou avec) l'instrument dans leur ambition de parvenir à l'osmose du sujet et de l'outil.

La méprise du public novice de Ravi Shankar serait alors de même nature que celle du visiteur impromptu d'un Dojo venu se faire une idée de ce qu'est l'Aïkido et qui partirait en n'ayant vu que cette préparation rituelle ou non...



Mais développons un peu cette idée de “s’accorder avec soi-même” au-delà de la préparation à chaque séance pour l’élargir à toute manière d’être qui, à la fois, conditionne l’échange avec l’autre et est censée se polir et s’affiner au travers de cet échange. Nous touchons alors à des concepts qui nous sont familiers en tant que principes structurant notre gestuelle et notre relation à l’autre : l’équilibre, la coordination, le relâchement, l’unité du corps, l’économie du geste.... bref, le naturel dans l’utilisation du corps allié à la sérénité, l’attention à l’instant, la disponibilité, la bienveillance...

Toutes notions et qualités qui constituent le substrat de l’instant de l’échange et que celui-ci permet d’approfondir, à la fois outils et objectifs de notre pratique qui réclame qu’on l’aborde avec un mental et un corps domestiqués et non en s’y jetant “à corps perdu” (???!!!).

Cette “manière d’être en accord avec soi-même” de l’aïkidoka, toile de fond de toute action, vaut bien évidemment par elle-même à tel point qu’on peut la considérer comme l’objectif de la pratique et elle pourrait bien être comparée pour le musicien à son exigence non seulement pour la justesse du son mais aussi pour sa qualité, son timbre ou la richesse de sa densité. Le fol espoir de l’aïkidoka de se forger une manière d’être qui, à elle seule, suffirait à désamorcer tout conflit émergeant serait le miroir du même fol espoir du musicien de produire le son qui, à lui seul, remplirait tout le concert.

En nous amusant tout au long de ce texte à établir un parallèle entre la pratique musicale et celle de l’Aïkido, nous venons, sans en avoir eu le projet a priori, de mettre en évidence un mode d’analyse en trois pôles de notre discipline, mode d’analyse qui peut se révéler productif pour penser et dégager des pistes de progression :

- “S’accorder avec soi-même” tel que nous venons de le définir ci-dessus. Le travail sur soi, son état d’esprit et sa coordination. Tout ce qui touche à la manière d’être et de se mettre en mouvement comme un des pôles de la progression.

- “Kata” au sens large, c’est à dire la vision épurée de la géométrie de l’espace, de la logique mécanique qui en résulte et qui génère des schémas techniques.

- “Waza” là aussi au sens large, c’est à dire la capacité à habiter et à faire vivre ces “katas” par un pratiquant “accordé avec lui-même” dans un échange peu conventionnel, se mettant à l’épreuve de la rencontre.

Franck NOEL.

Comme toujours dès qu’il s’agit d’analyser une pratique, les interactions entre les différents éléments dégagés sont fortes et évidentes et la mise en exergue de l’un d’entre eux est quelque peu artificielle. Néanmoins, le fait d’adopter plus spécifiquement tel ou tel point de vue peut apporter une certaine lucidité et aider à sortir d’une globalité un peu nébuleuse pour élaborer une réponse à une insuffisance constatée.

Peut-être tenons-nous là les trois pistes qu’il nous revient d’explorer parallèlement et simultanément tout au long de la voie.

Accorder notre instrument, faire nos gammes et.... jouer. Musique!

